

Egalement un texte de jeunesse retravaillé, plutôt une recherche d'ambiance impressionniste. Pour la petite histoire, le recueil faillit porter son nom... Sauf qu'il y avait un peu trop de nuits dans la Rivière Blanche !

Nuit moite

"You would never sleep at night
If you knew what I've been through
And this thought is all I have
To trust upon when light is gone"...
Anders Nyström/Jonas Renkse (*Katatonía*)

A peine les portes de la gare eurent-elles coulissé dans un sifflement pneumatique, Monsieur Epeire sut que les Forces l'avaient suivi jusqu'ici.

Ce n'était pas une simple déduction liée à un événement tangible, non, juste un pressentiment qui ne pouvait que devenir certitude.

C'était logique. Les Forces évoluaient sur un autre plan de l'univers. Ou quelque chose comme ça. Monsieur Epeire n'y comprenait pas grand-chose, mais il les voyait mal prendre le train... Elles devaient suivre des autoroutes mystiques parsemées de stations-services sataniques. Diaboliques. Qu'importe.

Une fois de plus, monsieur Epeire se botta mentalement le derrière, qu'il avait proéminent par ailleurs. Quelle idée d'avoir ainsi défié les Forces ! Mais après tout, le mal était fait. S'il osait dire. Il haussa les épaules. Après tout, des Forces Maléfiques devaient être très occupées. Elles avaient peut-être plus urgent que de suivre un simple charlatan avec toute la ténacité d'un agent du fisc en mal d'avancement.

Monsieur Epeire se remémora un bref instant les circonstances qui l'avaient poussées à fuir sans autre forme de procès, puis chassa ces événements fâcheux dans un coin de son subconscient. Il détestait se rendre ridicule, et c'est ce qui s'était produit. Rien de plus grotesque qu'un magicien pris à son propre tour. Cette notion dépassait dans son esprit la vengeance que les Forces réservaient à ceux qui les avaient trompés, vengeance qui, pour l'instant, restait assez nébuleuse.

Car Monsieur Epeire n'était rien qu'un charlatan, un mage de quatre sous qui compensait son manque total de pouvoirs et même de savoir par une connaissance innée de la psychologie humaine. L'idée d'exploiter la crédulité de ses contemporains lui était venue en découvrant un vieux grimoire mité dans le grenier d'une bibliothèque municipale où il aimait traîner, et une opération connue sous le nom magique de "compression de personnel" avait fait le reste. De tempérament casanier, il préférait nettement rester chez lui plutôt que d'affronter quotidiennement ses contemporains dans l'anonymat d'une entreprise. Du coup, il avait trouvé sa voie : après avoir peaufiné l'art de la poudre aux yeux grâce à son astuce naturelle, il avait déniché un moyen de gagner sa vie sans sortir de chez lui.

Or Monsieur Epeire était totalement, inexorablement et indécrottablement matérialiste. Pour lui, ce grimoire ne pouvait être qu'un attrape-nigaud sorti du cerveau ravagé par l'absinthe d'un alchimiste plus ou moins illuminé. Il ne cessait donc d'en appeler à ces Forces Obscures qui, pour lui, n'avaient pas la moindre réalité.

Il avait fini par conclure avec elles une quarantaine de Pactes sans même sans rendre compte. Jusqu'au jour où elles en avaient eu assez.

C'est vrai, à la fin. Mettez-vous à leur place...

À force d'être cités en long et en large, à tort et à travers, à hue et à dia à grands coups d'invocations tronquées et caviardées, de Pactes à-demi remplis tel un formulaire d'impôts trafiqué, les Forces Obscures avaient pris la mouche. Elles avaient donc décidé de se manifester, et ce en pleine séance, sous les yeux de trois veuves âgées dévouées corps et âmes à leur mage !

Il serait inutile de décrire la forme que prirent les Forces Obscures pour délivrer cet avertissement. Monsieur Epeire en gardait un souvenir fort confus, mais assez déplaisant pour lui faire abandonner de toute urgence son domicile.

Lorsqu'il revint un peu plus tard, il constata qu'en plus d'avoir emporté les trois vénérables vieillardes, les Forces Obscures avaient dévasté son appartement. Malgré ses défauts, Monsieur Epeire n'était pas un imbécile : il ne tarda pas à additionner deux et deux. Apparemment, les Forces qu'il ne cessait d'invoquer dans l'exercice de son métier n'étaient pas qu'une fiction. Bien. Un coup d'œil dans le grimoire, à ses textes éclairés d'un jour nouveau, lui apprit que les rituels qu'il avait joyeusement caviardés devaient lui valoir d'être damné une cinquantaine de fois au bas mot. Il avait donc conclu plusieurs marchés avec les Forces Obscures sans que l'une ou l'autre des parties concernées n'en retirent les avantages afférents. Monsieur Epeire avait travaillé en entreprise assez longtemps pour connaître la masse de pleurs et de grincements de dents qu'entraîne le moindre coup de canif dans un contrat quelconque.

Il eut un instant de regret. Tant qu'à subir les conséquences d'un tel pacte, il aurait bien voulu en avoir les avantages ! Peut-être cela lui vaudrait-il les circonstances atténuantes ? Il en doutait fort. Il était peu probable que des esprits démoniaques soient sensibles à la rhétorique de barreau.

Il prit une posture Rodinesque le temps de se plonger à nouveau dans le grimoire. Il y apprit que les Forces en question étaient des Esprits Élémentaires synthétisant, en gros, toutes les peurs profondes de l'humanité. Elles étaient ce qui rôde dans la nuit, les bruits étranges qui font trembler les plus courageux, les arbres aux formes tourmentées sur fonds d'orage, les ombres du brouillard et les bêtes carnassières qui disparaissent dès qu'on se retourne. En bref : la terreur, ancestrale et immortelle. Mais leur pouvoir était celui de l'illusion et leur force tirée des instincts de ceux qu'elles hantaient. Elles se nourrissaient du doute et de l'imagination, mais ne pouvaient rien contre les esprits forts assez bornés pour les rejeter. Leur magie n'était, toute proportion gardée, pas plus grande que celle d'un illusionniste de cabaret. Mais qui est assez fort pour ne jamais se laisser envahir par le doute ?

Donc, en conclut-il, elles aussi exerçaient une forme de charlatanisme particulièrement avancé. Il y avait là une certaine ironie qui eut du mal à lui échapper.

L'ennui, c'est qu'elles avaient ravagé son appartement et emporté ses trois clientes au diable vauvert. En termes d'illusion, on faisait difficilement plus fort.

Était-ce parce qu'en les invoquant, il se les était involontairement aliéné ? Qu'il y avait là un pacte entre eux, un pacte déjà rompu ? Est-ce que cela pouvait modifier la donne ?

Monsieur Epeire s'essuya le front. En ce mois d'août, il régnait une chaleur étouffante, lourde, imprégnée d'humidité. Le ciel était dégagé : pas d'orage salvateur en vue. Au-delà de la gare s'étendait une petite ville coquette et un peu vieillotte noyée dans un calme typiquement provincial. Pourtant, Monsieur Epeire venait d'arriver, et les Forces avec lui. Leur menace se diluait dans l'atmosphère chargée d'électricité. Il n'y avait pas grand-monde alentour, mais personne ne semblait s'en apercevoir.

Sauf Monsieur Epeire.

Et pour cause !

L'hôtel ressemblait à la ville : propre, simple sans être fruste et désespérément banal. La chambre elle-même était relativement grande, aérée, et les draps sentaient le frais. Outre un grand lit surmonté d'un édredon, elle comprenait une armoire à glace, un coin toilette et un tableau représentant un paysage générique accroché au mur. La fenêtre donnait sur la place centrale : un square entouré d'arbres, quelques bancs et, tout autour, les façades géométriques des immeubles, tel un cauchemar impressionniste. Ce décor avait quelque chose d'inquiétant dans sa banalité — ou était-ce l'esprit de Monsieur Epeire qui caracolait ?

Il dîna au restaurant de l'hôtel, mais n'aurait pu se souvenir du menu. Il était seul dans la salle. Un vide qui reflétait ce qu'il ressentait intérieurement.

Il se retrouva à nouveau seul dans sa chambre. La pendule marquait 8h30, et il crut mourir d'ennui avant les douze coups de minuit. La nuit tombait et les ombres s'allongeaient avec une lenteur désespérante. L'air était toujours aussi lourd et oppressant, bien que le ciel ne contienne que quelques mouchetures rosissantes en guise de nuages. Monsieur Epeire regarda mourir le soleil dans le V formées par deux toitures.

Il commençait à croire que tout ceci n'était qu'une illusion particulièrement complexe. La partie la plus rationaliste de son cerveau ne tarderait certainement pas à dénicher mille et une explications toute plus logiques les unes que les autres jusqu'à ce qu'il décide de rentrer. Ce qui était loin de lui déplaire.

Monsieur Epeire alla ouvrir sa valise à la recherche d'un livre. Le seul qu'il ait pris en faisant ses bagages à la hâte était "Le diable au XIXe siècle". Il regarda l'ouvrage comme si la reliure lui en voulait personnellement, puis soupira et partit pour s'asseoir sur le fauteuil. Mais il se figea en cours de route. Au passage, il avait aperçu la fenêtre, et ce qu'il y vit raviva ses pires craintes. Son inspection ne lui avait pas pris plus de deux minutes, et durant ce bref laps de temps, le ciel s'était couvert de nuages épais d'un noir d'encre. Les derniers feux du couchant transparaisaient dans les déchirures de cette voûte sombre telle des visions infernales.

Il baissa les yeux : la place était désormais déserte. Les arbres dressaient leurs branches noueuses évoquant des griffes. Monsieur Epeire haussa les épaules. Il était bien décidé à ne pas se laisser impressionner, et ce n'était pas un orage subit qui allait modifier la donne. Il s'assit sur le fauteuil en regrettant d'avoir oublié sa pipe dans la précipitation du départ. Il parcourut ce livre qu'il avait utilisé en tant que documentation tout en jetant des coups d'œil vers la fenêtre à chaque fois qu'il tournait une page. Les silhouettes pointues des façades semblaient se dissoudre peu à peu dans la nuit. Mais celle-ci n'apportait pas un souffle d'air.

L'atmosphère était si lourde que Monsieur Epeire avait du mal à respirer. Sa chemise collait à sa peau ; il l'ôta, résista à l'envie de retirer son pantalon dans la foulée, puis y céda. Ses jambes étaient luisantes de transpiration. Ses mains étaient si moites qu'elles en humidifiaient le papier du livre. Son esprit lui-même semblait se liquéfier : il avait de plus en plus de mal à se concentrer. Il eut soif. Regretta de ne pas avoir emporté à boire. Une bonne bière. Non : c'est de l'eau qu'il lui fallait. Il alla en soutirer au lavabo et but à grandes gorgées. Il retourna à son fauteuil, évoluant dans une brume humide, mais ne put reprendre sa lecture. Ses yeux refusaient de transmettre les mots imprimés à son cerveau. La soif le brûla à nouveau ; il retourna au lavabo et but deux grands verres (à dents) sans parvenir à l'étancher. Il entendit le clapotement des gouttes de sueur qui s'écrasaient sur le carrelage. Pourtant, il faisait un peu plus doux dans le réduit, du moins lui sembla-t-il. Il ferma la porte pour garder la moindre parcelle de fraîcheur. Ce qui ne l'empêchait pas de transpirer, et chaque goutte perdue semblait exaspérer sa soif. Il but, verre après verre. En baissant les yeux, il constata que le carrelage était inondé de liquide. Il ne l'avait pas remarqué en entrant. Son cerveau se racornissait sous l'effet de la chaleur ; il régressait jusqu'à un stade végétatif. Seule sa terrible soif l'empêchait de sombrer totalement. Il remarqua sans l'enregistrer la montée de niveau alors qu'il continuait de boire, verre après verre, d'un geste mécanique. Le liquide arrivait à ses chevilles lorsque Monsieur Epeire parvint à une décision d'une logique irréfutable : il plaça sa tête directement sous le robinet. Il buvait sans réfléchir à l'étrangeté de la situation, les poings à-demi serrés ; et plus il buvait, plus il avait soif. Il en était revenu à un stade quasi-fœtal, baigné de chaleur et d'humidité. Le temps passa...

Monsieur Epeire prit lentement conscience d'un fait étrange. Quelque chose dansait devant ses yeux. Il leva la tête tant qu'il put tout en gardant le robinet en bouche. C'était le verre à dents qu'il avait fait tomber et qui flottait devant son visage.

Flottait ???

D'un grand effort de volonté, Monsieur Epeire dégagea sa tête de sous le robinet. Il vit le liquide qui atteignait ses épaules, son menton. Son corps était si baigné de ses propres fluides qu'il n'avait pas senti la montée des eaux. Et le niveau ne cessait d'augmenter. L'espace exigu du cabinet de toilette se remplissait vite. Monsieur Epeire se rappela soudain, et fort à propos, qu'il ne savait pas nager. Le niveau atteignit sa bouche, son nez, et il se mit à barboter. Un peu de liquide s'infiltra dans sa bouche. Il était très, très salé. En un éclair, Monsieur Epeire comprit qu'il allait se noyer dans sa propre sueur !

L'absurdité de la situation ne lui apparut même pas. Il ne pensait qu'à respirer alors que le niveau montait toujours. Il prit appui sur le carrelage et bondit pour aspirer une goulée d'air... Mais ses forces s'épuisaient vite. Le local ne tarderait pas à être totalement inondé. Monsieur Epeire se dit, avec un certain détachement, qu'il allait mourir. Ses poumons le brûlaient déjà.

Voilà donc la revanche qu'avaient concoctée les Forces Obscures, se dit-il.

Puis quelque chose perça son cerveau amorphe. Les Forces Obscures ? Un instant. Il allait mourir, tué par des êtres surnaturels en qui il ne croyait même pas ?

Quelque chose se déchira dans son esprit. Le monde extérieur se remit à exister, et avec lui, sa logique. Cette situation était absurde. Il la rejeta de toute la puissance de sa raison.

Monsieur Epeire se retrouva à tousser et cracher, affalé sur le carrelage. Seul résonnait le bruit du robinet ouvert. Monsieur Epeire reprit son souffle et se releva. Les murs et le carrelage étaient secs. Il retourna dans la chambre d'un pas mal assuré. Son livre ouvert traînait sur la moquette.

Il le ramassa. Une des pages était cornée. Il le referma et s'abattit sur le fauteuil. Il venait de subir le premier assaut des Forces Obscures. Et ce n'était que le début...

Il resta là quelques instants, anéanti par la terreur. Puis il se ressaisit. S'il se laissait dominer, il était fichu. Après tout, il venait de remporter la première bataille. Un instant, il pensa sortir de là, aller ailleurs, dans un bar, là où il y aurait du monde — puis il rejeta cette idée. Dieu ce qui pouvait l'attendre là dehors, dans la nuit ! Il valait mieux qu'il reste ici, sans céder d'un pouce. Après tout, peut-être ne se passerait-il plus rien. Peut-être resterait-il quelques jours dans cette ville si paisible, à s'ennuyer à en crier, pour faire le point. Il regarda la grande armoire. Il y avait bien trop de place pour tout ce qu'il avait dans sa valise, le peu qui lui restait. Au fait, qu'est-ce qui lui restait exactement ? Il n'avait même pas eu le temps de faire un inventaire précis. Voilà ce qu'il devait faire : vider son sac et tout ranger. Cela lui passerait le temps. Il aimait l'ordre, donc ses affaires devaient être en ordre. Il se leva et passa devant la grande armoire à glace. Et dans le miroir, un bref instant, il vit. La chose qui était sur lui.

Il poussa un cri d'incrédulité autant que d'horreur. Puis il baissa des yeux exorbités. Son corps était net, intouché. Et pourtant, il avait vu... Quoi ? Il releva la tête. Il était là, en sous-vêtements, l'air hagard.

Son cœur battait la chamade. Il tenta d'analyser cette vision fugace... Son corps partiellement recouvert par quelque chose de visqueux, de translucide, de gélatineux, sans forme définie, mais dont la substance palpait comme un organisme protoplasmique animé d'une vie obscène...

Il se secoua. Il tremblait de dégoût. Une illusion. Rien qu'une illusion.

Il s'assit sur le lit. Puis s'allongea sur le matelas. Ferma les yeux. Dormit-il ? Combien de temps ? Il n'aurait su le dire. C'est en entendant ces chocs sourds qu'il rouvrit les yeux, des pas qui résonnaient dans l'escalier de l'hôtel. Pourtant, celui-ci était recouvert de moquette, il l'avait vu en montant... Pourtant, il les entendait toujours... Comme s'ils ne cessaient de se rapprocher !

Un craquement. L'homme, si c'en était un, atteignait le palier. Ce coup-ci, pas d'erreur. L'être se déplaçait le long du couloir. De plus en plus près. Le cœur battant, Monsieur Epeire suivit la progression de la chose qui se trouvait de l'autre côté du mur. Puis les pas s'interrompirent. Les yeux exorbités de Monsieur Epeire fixaient alors le bois de la porte de sa chambre. Qui s'ouvrit silencieusement...

...Puis claqua d'un coup, comme une trappe s'ouvrant sur un abîme sans fond. Une nuit à peine éclairée par quelques rougeoiements au ras du sol, des lueurs rampantes, suffisant à révéler ce qui se tenait sur le seuil. Cela avait la forme d'un homme, un homme bâti en force, trapu, gigantesque. Mais un homme n'aurait pas cette peau gris-bleu, mate, foncée, uniforme. Et un homme n'aurait pas ces yeux rouge luisant au milieu d'un visage enténébré, ouverture sur d'insondables enfers intérieurs. Et un homme n'aurait pas cette voix grave, profonde, mais avec quelque chose de profondément inhumain dans l'intonation, comme l'émanation d'abysses visqueux, une voix qui, pourtant, articule des mots compréhensibles alors que les bras de la chose se tendent vers Monsieur Epeire...

— Viens, Augustin. Viens...

Peut-être est-ce l'utilisation de ce prénom grotesque qui, pourtant, était le sien, qui fit réagir Monsieur Epeire. Ou peut-être était-ce une certaine exagération, ce petit rien qui fait que l'on s'esclaffe là où on devrait trembler. Toujours est-il que Monsieur Epeire ne crut pas à cette scène et qu'au lieu de mourir de peur, il se mit en colère. Ses mains se refermèrent au hasard sur son livre et qu'il le jeta vers la Chose en hurlant :

— Mais foutez-moi donc la paix, bon sang !

Le livre heurta le panneau de bois fermée qui, à la réflexion, ne s'était jamais ouvert. La vision avait disparu d'un coup, comme on éteint une lampe.

Monsieur Epeire eut un petit ricanement de satisfaction. Eh bien, c'était tout ? Il n'y avait pas de quoi effrayer un gamin ! Ce coup-ci, les Forces devaient avoir compris qu'on ne la lui faisait pas à lui ! Qu'il ne suffisait pas de lui crier "bouh !" à l'oreille pour le faire mourir de peur !

Gonflé de fierté, Monsieur Epeire se leva et alla se poster devant la fenêtre. Il regarda les ténèbres, puis ouvrit les deux battants. Un léger courant d'air se faufila dans la chambre. Monsieur Epeire fit face à l'obscurité, les poings sur les hanches en un geste de défiance envers tout ce qui pouvait l'épier, tapi dans le noir.

— Alors, on se dégonfle ? Qui fait le malin, maintenant ?

Monsieur Epeire jubilait. Il était plus fort que tout ; à ce moment, il avait vaincu la peur, vaincu la nuit et se dressait, tel un conquérant magnifique, face à ses ennemis. Il était grand, superbe et généreux. Monsieur Epeire étendit les bras pour saluer une foule béate d'admiration qui n'existait que dans son esprit.

C'est alors qu'il se souvint d'un détail.

Depuis le début, il ne cessait de lutter contre un adversaire dont il avait toujours nié l'existence. Et en qui, somme toute, il ne croyait toujours pas.

Il ouvrit de grands yeux. Certes, il n'y croyait pas, et ce dès le départ. Ces Forces se servaient d'illusions pour mieux duper les humains. Donc n'existaient pas.

Oui, mais en ce cas, *qui* lui avait envoyé ces visions ?

Ce n'était que des illusions qu'il avait dissipé, certes. Mais elles provenaient certainement de...

Un abîme s'ouvrit sous ses yeux. C'était son incrédulité de base qui lui avait permis de lutter contre ces Forces. Dès le départ, elles ne pouvaient exister ; seule la Raison primait. Et c'était en faisant appel à la Raison qu'il avait contré leurs illusions...

Bref, il luttait contre son adversaire en se persuadant qu'il n'existait pas...

L'absurdité de tout ceci venait de le frapper lorsqu'il regarda la fenêtre vit qu'il était loin d'en avoir terminé.

— Oh, nom de Dieu ! murmura-t-il peu élégamment.

Tout d'abord, ce ne fut qu'un vague bouillonnement dans le ciel étoilé, une tache d'un noir absolu, plus foncée encore que la nuit sur laquelle elle se détachait peu à peu...

Puis l'interférence grossit. Monsieur Epeire entendit un grondement qui s'amplifiait, s'enflait, comme si une centaine de trains roulaient sur la même voie et se dirigeaient vers...

Fasciné, Monsieur Epeire ne pensa pas à bouger. Il vit la tache bouillonnante qui fonçait comme une comète à travers l'espace, qui emplissait peu à peu tout son horizon tandis que le grondement roulait à lui briser les tympanes, jusqu'à ce que tout, tache et bruit, fonde sur lui, se mélangent en une nébuleuse de sensations, et qu'il n'y ait plus que le NOIR...

Lorsque Monsieur Epeire reprit conscience, la chambre était baignée de lumière, des rayons de soleil jouaient entre les persiennes, dévoilant de minuscules poussières en suspension dans l'air...

Incrédule, Monsieur Epeire regarda autour de lui. Tout était normal en cette belle matinée ! Il avait gagné... quoi ? Il... qu'est-ce qu'il... Monsieur Epeire cligna des yeux. De quoi devait-il se rappeler ? De quel danger ? Il voyait une vague menace, mais... Son esprit s'engourdissait peu à peu. Il tenta de se ressaisir. Voyons, cette nuit... Cette nuit, quoi ? Il ne voyait pas, ne comprenait pas, ne savait plus... Le passé, l'avenir, tout était mélangé... De quoi devait-il se rappeler ? Il l'avait oublié. Il prit soudain conscience de l'endroit où il se trouvait. A découvert. En danger. Son esprit se focalisa sur ce point ténu, mais suffisant pour remplir son minuscule cerveau.

Monsieur Epeire étira ses huit pattes filiformes, tissa un fil qui le mena au bas du lit et alla se faufiler dans une crevasse du mur. En sécurité. Chez lui.

Larousse : Epeire n.f. Grosse araignée caractérisée par son abdomen en forte bosse, souvent orné, et la toile qu'elle bâtit dans les buissons et les jardins (le genre comprend huit cent espèces réparties dans le monde entier.)

Qui a dit que les Forces Obscures n'avaient pas le sens de l'humour ?